

Raymond Guérin

DU MÊME AUTEUR

Zobain. Gallimard, 1936.
Quand vient la fin. Gallimard, 1941.
L'apprenti. Gallimard, 1946.
La confession de Diogène. Gallimard, 1947.
La main passe. Éditions du Scorpion, 1947.
Un romancier dit son mot. Corrêa, 1948.
La peau dure. Éditions des Artistes, 1948.
Parmi tant d'autres feux... Gallimard, 1949.
Fragment testamentaire. Éditions d'Art Vulc, 1950.
Du côté de chez Malaparte. La Boîte à Clous, 1950.
Empédocle. Gallimard, 1950.
La tête vide. Gallimard, 1952.
Les poulpes. Gallimard, 1953.
Le pus de la plaie. Le Tout sur le tout, 1982.
Le temps de la sottise. Le dilettante, 1988.
Humeurs. Le dilettante, 1996.
Correspondance avec Henri Calet. Le dilettante, 2005.
Retour de Barbarie. Finitude, 2005.
Lettres à Sonia. Gallimard, 2005.

REPRÉSAILLES

1944

finitude
2006

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
TRENTE-CINQ EXEMPLAIRES SUR
PAPIER DE GRISAILLE, NUMÉROTÉS
DE I A 35.

Mobilisé, Raymond Guérin quitte Bordeaux le 28 août 1939, pour n'y revenir que le 20 octobre 1944, «soixante-deux mois après, plus de cinq années s'étant écoulées, [le] revoici, à l'aube de la quarantaine». Sur ces soixante-deux mois, l'écrivain en a passé quarante et un dans un stalag en Allemagne, sous le joug de la Barbarie. C'est le Temps de la Sottise, ainsi qu'il le nomme dans les neuf cahiers qui constituent son journal de ces terribles années.¹

Le 6 avril 1944, alors qu'il est libre depuis quelques mois, qu'il vit à Périgueux avec sa femme Sonia,

Guérin croit mettre un point final au Temps de la Sottise. Il écrit alors : « Je n'ai plus qu'un désir : travailler ! »²

Mais l'illusion ne dure que le temps d'un été. Le 20 août 1944, il reprend son journal pour se réjouir de la Libération, avant de très vite déchanter. La bête n'est pas morte, la Barbarie a laissé des traces. C'est l'heure des Représailles. Guérin lui-même, dans ces pages, règle ses comptes, avec les Barbares, avec les collabos, avec les héros du jour, les résistants de la dernière heure.

C'est un homme désabusé, brisé, persuadé que « nous entrons dans le siècle de la peur et des ténèbres », qui revient finalement à Bordeaux en octobre 1944, pour « boucler la boucle ».

l'éditeur

1. Des extraits du premier cahier ont été publiés en 1988, par les éditions du Dilettante, sous le titre *Le temps de la sottise*.

2. Ce neuvième cahier, récit de son retour en France après ses années de captivité, a été publié par nos soins en 2005 sous le titre *Retour de Barbarie*.

Dimanche 20 Août 1944

Enfin ! Nous y sommes !

La chose a été si imprévue et si soudaine que j'ai peine encore à la réaliser. Se peut-il que cela ait pu se passer aussi simplement ? Se peut-il que je sois là, à ma table, écrivant tranquillement les premiers mots, depuis plus de quatre ans, écrits dans la liberté ? Hier soir, 19 Août, les Barbares ont abandonné la ville, traqués de toutes parts par ceux qui ne les voulaient pas, qui n'acceptaient pas de se soumettre à leur oppression. Les Anglo-Américains sont entrés à plusieurs centaines de kilomètres et, cependant, les Barbares, pris de panique, dévorés de mauvaise conscience, ont pris la fuite. Quelle volée magistrale ! Fuyant nos esclaves prisonniers ! Rien à faire, sans doute, devant la force des alliés et l'indignation de tout un peuple révolté. Ce n'était pas la peine de juger si sérieusement les armées françaises de 1940, les Barbares qui ont tout sacrifié — et jusqu'à leur vie, et jusqu'à leur bonheur — à l'orgueil insensé de former la meilleure armée du monde et de rester invincibles, se bécotaient maintenant le pire bâtiment qui soit pour eux.

Dimanche 20 août 1944 [Périgueux]

Enfin! Nous y sommes!

La chose a été si imprévue et si soudaine que j'ai peine encore à la réaliser. Se peut-il que cela ait pu se passer aussi simplement? Se peut-il que je sois là, à ma table, écrivant tranquillement les premiers mots, depuis plus de quatre ans, écrits dans la Liberté? Hier soir, 19 août, les Barbares ont abandonné la ville, traqués de toutes parts par ceux qui ne les voulaient pas, qui n'acceptaient pas de se soumettre à leur oppression. Les

Anglo-Américains sont encore à plusieurs centaines de kilomètres et cependant, les Barbares, pris de panique, dévorés de mauvaise conscience, ont pris la fuite. Quelle volée magistrale! Fuyant ou se livrant prisonniers! Rien à faire, sans doute, devant la force des Alliés et l'indignation de tout un peuple révolté. Ce n'était pas la peine de juger si sévèrement les armées françaises de 1940. Les Barbares qui ont tout sacrifié — et jusqu'à leur vie, et jusqu'à leur bonheur — à l'orgueil insensé de former la meilleure armée du monde et de rester invincibles, subissent maintenant le pire châtement qui soit pour eux.

J'écris sans suite. Un peu tremblant, tout de même. J'ai tant de choses à dire et que je contiens depuis si longtemps! Tout voudrait sortir à la fois. Ma main ne pourra jamais aller aussi vite que ma pensée. Il y avait des mois que j'avais pratiquement suspendu ces méditations. Je me sentais gros de trop d'espairs. Je n'étais qu'attente, qu'impatience. Pour moi, la cause du Barbare était définitivement entendue. Je n'aspirais plus qu'à l'heure de formuler mon propre réquisitoire. M'y voici!

Depuis déjà une dizaine de jours, la Résistance encerclait la ville. Et des pourparlers étaient engagés, paraît-il, entre elle et les Barbares.

Cependant, hier encore, rien de visible encore. Ce n'est qu'au début de l'après-midi qu'on a appris que les Barbares faisaient leurs paquets et se préparaient à partir. Nous nous trouvions à la baignade, à Barnabé, sur les bords de l'Isle quand nous avons entendu une forte explosion. C'étaient les Barbares qui faisaient sauter leurs munitions à la caserne. Nous apprîmes ensuite que presque aussitôt après, les gens emprisonnés par eux dans ladite caserne avaient été délivrés par la Résistance. Vers huit heures et demie, comme nous dînions dans le calme, nous aperçûmes soudain, près de nous, deux hommes de la Résistance, armés. Ils avaient dû traverser l'Isle en barque. Mais d'où sortaient-ils? Ils avaient surgi comme des diables d'une boîte. Ils nous dirent de ne pas nous affoler — mais c'était superflu — de finir de dîner paisiblement et de rentrer chez nous. Dans un moment, il pourrait y avoir du grabuge. Nous rentrâmes, un peu émus, cependant. C'était la première fois qu'on « en voyait », vraiment! Et ça faisait un certain effet. Dans la soirée nous sûmes que les Barbares avaient effectivement quitté la ville. La Résistance avait proclamé la République — pourquoi la 4^e hélas! et non pas la 3^e comme je l'aurais tellement désiré? — à la Préfecture et mis en l'air la photo

du Vieux Baveux¹. La nuit fut agitée. Un gros orage s'était mis de la partie. Pluie, éclairs et tonnerre ne cessèrent jusqu'au matin. On entendait la Résistance défiler dans les rues en chantant. Et comme on avait l'esprit quelque peu tendu, le sommeil se montra rétif. Ce matin, grande animation dans la ville. Sans sortir, j'ai su qu'on avait arrêté des centaines d'hommes et de femmes et que ceux-ci avaient été quelque peu maltraités par la population justement indignée. Ces salauds, tous ceux qui avaient fait cause commune avec les Barbares et qui, sur le dos des opprimés, s'étaient offert quatre années de vie facile et d'avantages, n'était-il pas juste qu'ils finissent par payer ? C'eût été trop commode qu'ils s'en tirent, qu'ils jouissent de tout ce que leur valait leur trahison et, qu'au bout du compte, ils puissent encore profiter de la détente heureuse si longtemps attendue par les populations persécutées. S'ils sont réguliers avec eux-mêmes, ils doivent le reconnaître. Ils ont couru un risque. Ils ont joué une partie, et ils l'ont perdue. Tout ce qu'on peut dire — idéalisme possible mis à part — c'est qu'il fallait qu'ils soient bien bêtes pour jouer une telle partie, une

1. C'est toujours sous ce nom que Raymond Guérin nomme le Maréchal Pétain dans son journal.

partie qui était perdue d'avance, perdue avant même qu'ils la commencent de part le seul déséquilibre des forces en présence. Et devant la niaiserie de leur choix — qui n'exclut pas l'ignominie dudit choix — on ne peut avoir qu'un sourire de commisération. Ils n'étaient donc pas plus lucides ? Ils n'y voyaient donc pas plus loin que le bout de leur nez ? A la fois vils, immondes et stupides ?

Que va-t-il se passer maintenant ? Le temps est lourd, la journée laide. Une sorte de torpeur oppressante est dans l'air. Ce n'est pas encore tout à fait la liberté. Il faut encore attendre quelques jours. On voudrait vraiment être tout à fait sûr de la délivrance définitive. Le danger est-il à jamais conjuré ? Hier, cela s'est fait sans douleurs. Sans assez de douleurs, peut-être pour que les gens d'ici apprécient assez bien leur chance. Mais n'aurons-nous pas encore de pénibles journées à supporter ?

Quant à moi, je ne peux pas dire que ma joie ait été complète. Dans cette ville où je ne connais personne, sauf les V..., je me sentais comme un étranger, absolument en exil. Au point que je n'ai pu me résoudre à sortir, à aller dans le centre où l'animation et la liesse étaient, assure-t-on, extraordinaires. Parmi tous ces hommes de la

Résistance, pas un seul qui fût connu de moi. Toute ma sympathie leur était acquise. Mais je ne pouvais pas leur sauter au cou comme pouvaient le faire leurs concitoyens. Cette impression de solitude m'était très pénible. C'est à elle que j'attribue le fait que j'aie été finalement si déprimé, ce soir.

Je ne cessais de tourner ma pensée vers ceux qui sont restés dans les barbelés. Cela fait maintenant cinquante mois qu'ils attendent et qu'ils souffrent. Bien sûr, aujourd'hui, il n'y en avait que pour les jeunes de la Résistance. Et cela se concevait. Je sais bien tous leurs mérites et tout leur cran. Je sais bien quels furent et quels sont leurs dangers et leurs épreuves. Mais n'oublie-t-on pas un peu ceux qui depuis cinquante mois sont prisonniers ? C'est avec eux, aujourd'hui, que j'aurais voulu me trouver. C'est auprès d'eux qu'était ma place. Quoi qu'en pensent certains grincheux, la captivité est tout de même une épreuve qui m'a durement marqué. Je ne peux pas arriver à me désolidariser de ceux avec lesquels j'ai vécu dans une si tragique et si ignoble intimité pendant quarante-trois mois. Je me souviens de l'appui moral qu'ils trouvaient auprès de moi, de l'emballement avec lequel ils venaient m'annoncer les dernières nouvelles, sachant bien que j'étais de ceux qui avaient repris confiance depuis octobre 40 — et

nous n'étions pas nombreux alors ! peut-être un sur cent — de ceux, plus rares encore, qui, dès le début, avaient refusé le Vieux Baveux et ses cliques. Dès qu'ils étaient découragés, dégonflés, sous le coup du cafard, momentanément pessimistes à cause de la lenteur apparente de certains événements, c'était vers moi qu'ils venaient pour que je leur insuffle une ardeur nouvelle. Et aussi, quand nous apprenions un succès, une victoire, quelle joie débordante dans nos cœurs, quels cris, quelles clameurs dans les piaules, quelles frénétiques danses du scalp ! Mais je les ai quittés depuis près de huit mois. Je ne suis plus avec eux et, bien sûr, je ne pouvais pas être avec ceux d'ici, ayant autre chose à faire qu'à me mêler de Résistance, à plat comme j'étais, ayant avant tout besoin de repos et d'ailleurs, ne connaissant personne ici capable de m'aiguiller vers ceux qui aujourd'hui, en ville recueillaient la récompense de leur action admirable.

Ah ! là-bas, dans les barbelés, s'ils peuvent un peu savoir ce qui se passe en France — et si les choses sont demeurées ce qu'elles étaient quand je suis parti, ils le savent sûrement — j'imagine leurs réactions, les embrassades, les trépignements, les grandes bourrades dans le dos. Je ne sais quelle sera la fin, pour eux. Mais je devine

leur impatience, à l'heure qu'il est. Et j'ai un peu de mélancolie à l'idée que je suis si loin d'eux, que je suis coupé d'eux, sans pouvoir seulement leur communiquer l'assurance de mes sentiments fraternels. Je ne suis plus de là-bas. Et je ne suis pas d'ici, non plus. C'est pourquoi, je rentre ma joie en moi-même. Je sens que je n'ai plus qu'un devoir à accomplir. Celui de me mettre au travail pour ce terrible Réquisitoire qui fera justice de tant d'horreurs!

Lundi 21 août 1944

Toulouse aussi, est aux mains de la Résistance. Tarbes, Mauléon, les postes-frontières des Pyrénées-Orientales et des Basses-Pyrénées, Mende, Rodez, Privas, et cetera, tout le département de la Haute-Savoie et de la Corrèze. Les blindés américains fonçant vers le sud, auraient dépassé Angoulême. Quand feront-ils leur entrée ici? Nous nous sentirions alors vraiment délivrés.

Nous avons fait notre première sortie en ville. Une animation extraordinaire. Que de gens se sont enrôlés une fois la ville libérée! Ces engage-

ments de dernière heure ont quelque chose d'un peu gênant. Sans doute, cela est très heureux pour la Résistance dont ces milliers de recrues supplémentaires accroissent les forces. Mais on se demande si ces engagements sont bien désintéressés. Tous ces hommes, hier encore civils et vaquant à leurs affaires, il a suffi d'une vareuse, d'un brassard, d'une mitrailleuse, pour qu'on ne puisse plus les distinguer de ceux qui se battent obscurément depuis des mois. Or, on comprend bien ce qui a pu se passer dans l'esprit de ces Périgourdiens. Ils songent à ce qui se passera ensuite, à l'après-guerre. Décemment, ils ne peuvent rester dans leur boutique, dans leur échoppe, dans leur bureau, quand la France entière se soulève. Ils ont peur qu'on leur fasse honte, voire qu'on leur reproche plus tard leur inertie et qu'ils en soient réduits à affronter, une fois la paix revenue, les regards de réprobation muette de la population. Alors, on y va. Pour faire comme tout le monde. Et l'on n'est pas le dernier à faire du zèle. Bientôt on pourra croire que ce sont eux qui ont libéré Périgoureux.

Allons, les hommes sont les hommes. Il est prouvé une fois de plus qu'ils aiment sinon l'uniforme (il s'agit là de Français), jouer au soldat. Avoir un insigne, une arme, comme, enfants, ils

s'exaltaient de leur fusil de bois, d'un ruban, et les voilà métamorphosés. Jouer à la petite guerre, se donner une importance, échapper à la tutelle conjugale et familiale, se sentir enfin respectés, admirés, voir les femmes pendues à leur cou, leur jeter des fleurs, bomber le torse, se livrer à cette jouissance double qu'est pour eux à la fois obéir et commander, aller, venir, avoir de bons prétextes de ne pas rentrer dîner à l'heure, de ne pas coucher à la maison, d'être entre eux, à bavarder, à boire, à agir, sans que leurs femmes aient à y mettre le nez, c'est bien là qu'ils se retrouvent eux-mêmes. On ne peut pas dire que ce soit sympathique ou antipathique. C'est comme ça ! C'est dans leur nature. On n'y peut rien. Demain, ils rentreront tranquillement chez eux. Mais on a bien l'impression que, de temps en temps, ils ont besoin de ça.

Une satisfaction cependant. La répression est sévère. On arrête en masse. On brutalise les salauds, les salopes. Tant pis pour ceux qui depuis quatre ans ont attendu cette minute pour s'apitoyer. Pas de pitié pour les ignobles qui avaient pactisé avec les Barbares. Même si on a un mouvement de ce genre au fond de soi, il faut savoir bander son âme pour le réfréner et se souvenir de tout ce que l'on nous a fait subir. Ni

Sonia ni moi n'avons fait grand chose pour la bonne cause. Mais nous sommes heureux qu'on nous venge. Nous sommes de ceux qui avons eu particulièrement à souffrir des Barbares². Nous n'oublions pas. Nous ne voulons pas oublier. Et si nous ne passons pas à l'action, c'est que nous sommes encore trop meurtris, que nous aspirons surtout au calme, au silence. Et notre vengeance, elle sera dans ces lignes.

Mardi 22 août 1944

Avant midi la nouvelle a commencé à circuler que les blindés canadiens venant du sud de la Loire avaient dépassé Angoulême et se trouvaient à Brantôme à quarante kilomètres d'ici. A deux heures ils feraient leur entrée dans Périgueux. Le déjeuner avalé en vitesse, toute la population se porte au centre. Une foule crispée par la joie, énervée, fébrile, qui attendait. Les maisons pavoisées. Pas assez de drapeaux de la Russie,

2. Pendant que Raymond Guérin était prisonnier en Allemagne, Sonia Benjacov, qui n'était pas encore Sonia Guérin, tentait d'échapper aux nazis.